

Discours du président Paul Kagame pour la trentième commémoration du génocide commis contre les Tutsi du Rwanda

Paul Kagame

Présidence de la République (Rwanda), 7 avril 2024

Aujourd'hui, nos cœurs sont remplis à parts égales de chagrin et de gratitude. Nous nous souvenons de nos morts et sommes également reconnaissants pour ce qu'est devenu le Rwanda.

Nous vous sommes redevables envers les survivants parmi nous.

Rwandais, nous vous avons demandé de faire l'impossible en portant le fardeau de la réconciliation sur vos épaules. Et vous continuez à faire l'impossible pour notre nation, chaque jour, et nous vous en remercions.

Au fil des années, les descendants des survivants luttent de plus en plus contre la solitude triste du désir de retrouver des proches qu'ils n'ont jamais rencontrés ou qu'ils n'ont même pas eu la chance de naître.

Aujourd'hui, nous pensons également à vous. Nos larmes coulent à

l'intérieur, mais nous continuons, en famille.

D'innombrables Rwandais ont également résisté à l'appel au génocide. Certains ont payé le prix ultime pour ce courage, et nous honorons leur mémoire. Notre voyage a été long et difficile. Le Rwanda a été complètement humilié par l'ampleur de notre perte, et les leçons que nous en avons tirées osent être gravées dans le sang.

Mais les énormes progrès de notre pays sont évidents et ils sont le résultat des choix que nous avons faits ensemble pour ressusciter notre nation.

Le fondement de tout est l'unité.

C'était le premier choix : croire en l'idée d'un Rwanda réuni et vivre en conséquence.

Le deuxième choix était d'inverser la flèche de la responsabilité, qui pointait vers l'extérieur, au-delà de

nos frontières.

Aujourd'hui, nous sommes avant tout responsables les uns envers les autres. Plus important encore, nous avons choisi de penser au-delà de l'horizon de la tragédie et de devenir un peuple avec un avenir.

Aujourd'hui, nous éprouvons également une gratitude particulière envers tous les amis et représentants du monde entier ici avec nous. Nous sommes profondément honorés de votre présence à nos côtés en ce jour très lourd. Les contributions que vous avez apportées à la renaissance du Rwanda sont énormes et nous ont aidés à en être là où nous en sommes aujourd'hui.

Je veux en reconnaître quelques-uns, tout en demandant pardon de ne pas pouvoir citer tous ceux qui le méritent. Par exemple, l'Ouganda, qui a supporté le fardeau des problèmes internes du Rwanda pendant tant d'années, et qui en a même été blâmé.

Les dirigeants et les peuples d'Éthiopie et d'Érythrée nous ont aidés à démarrer la reconstruction à cette époque. En effet, le Premier ministre Abiy Ahmed, qui est ici, a même servi comme jeune Casque bleu au lendemain du génocide.

Le Kenya, le Burundi et la République démocratique du Congo ont accueilli un grand nombre de réfugiés rwandais et leur ont offert un foyer.

La Tanzanie a fait de même et a également joué un rôle unique à de nombreux moments critiques, notamment en accueillant et en facilitant le processus de paix d'Arusha. Et ici, je dois citer feu le Président Julius Nyerere, qui incarnait l'esprit qui a jeté ces fondations.

La République du Congo a été un partenaire productif dans la reconstruction, et bien plus encore.

De nombreux pays représentés ici aujourd'hui ont également envoyé leurs fils et leurs filles servir comme soldats de la paix au Rwanda. Ces soldats n'ont pas laissé tomber le Rwanda ; c'est la communauté internationale qui nous a tous laissés tomber, que ce soit par mépris ou par lâcheté.

Parmi ceux qui sont parmi nous aujourd'hui, je salue la veuve et la fille du regretté capitaine Mbaye Diagne du Sénégal, décédé en héros en sauvant de la mort de nombreux Rwandais.

Au Conseil de sécurité des Nations Unies en 1994, la clarté morale est venue du Nigeria, de la République tchèque et même de la Nouvelle-Zélande.

Leurs ambassadeurs ont eu le courage de qualifier le génocide de son nom légitime et de résister aux pressions politiques des pays plus puissants pour cacher la vérité. Ambassadeur Ibrahim Gambari du Nigéria et l'ambassadeur tchèque Karel Ko-

vanda sont parmi nous aujourd'hui et nous vous félicitons.

Même dans les pays où la politique gouvernementale était du mauvais côté de l'histoire, tant pendant le génocide qu'après, il y a toujours eu des individus qui se sont distingués par leur honnêteté et leur humanité. Nous serons toujours reconnaissants.

Nous apprécions également le soutien concret que nous avons reçu de partenaires au-delà de notre continent au cours des trente dernières années, en Europe, aux États-Unis, en Asie et de nombreuses organisations et philanthropies internationales.

Un exemple notable de solidarité nous est venu d'Afrique du Sud, un parmi tant d'autres. En effet, l'ensemble des espoirs et des souffrances de notre continent pouvait être observé au cours de ces quelques mois de 1994. Alors que l'Afrique du Sud mettait fin à l'apartheid et élisait Nelson Mandela à la présidence, le Rwanda subissait le dernier génocide du XXe siècle.

La nouvelle Afrique du Sud a financé des médecins cubains pour nous aider à reconstruire notre système de santé en ruine et a ouvert ses universités aux étudiants rwandais, en ne payant que les frais locaux.

Parmi les centaines d'étudiants qui ont bénéficié de la générosité de l'Afrique du Sud, certains étaient des orphelins survivants ; d'autres étaient les enfants des tueurs ; et beaucoup

ne l'étaient ni l'un ni l'autre.

La plupart sont devenus des leaders dans notre pays dans différents domaines.

Aujourd'hui, ils vivent une toute nouvelle vie.

Quelles leçons ont réellement été tirées sur la nature du génocide et la valeur de la vie ?

Je souhaite partager une histoire personnelle que je garde habituellement pour moi.

Ma cousine, en fait une sœur, Florence, a travaillé pour le Programme des Nations Unies pour le développement au Rwanda pendant plus de quinze ans. Après le début du génocide, elle s'est retrouvée coincée dans sa maison près de la caserne militaire du camp Kigali, avec sa nièce, d'autres enfants et voisins, soit une douzaine de personnes au total.

Le téléphone de la maison de Florence fonctionnait toujours et je l'ai appelée plusieurs fois avec mon téléphone satellite. Chaque fois que nous parlions, elle était plus désespérée. Mais nos forces n'ont pas pu atteindre la zone.

Lorsque le commandant de la mission de maintien de la paix de l'ONU, le général Dallaire, m'a rendu visite là où j'étais à Mulindi, je lui ai demandé de secourir Florence. Il a dit qu'il essaierait.

La dernière fois que je lui ai parlé, je lui ai demandé si quelqu'un était venu. Elle a dit non et a commencé à

pleurer. Puis elle a dit : « Paul, tu devrais arrêter d'essayer de nous sauver. De toute façon, nous ne voulons plus vivre ». Et elle a raccroché.

A cette époque, j'avais un cœur très fort. Mais ça s'est un peu affaibli, car j'ai compris ce qu'elle essayait de me dire.

Le matin du 16 mai, après un mois de torture, ils furent tous tués, à l'exception d'une nièce qui réussit à s'enfuir grâce à un bon voisin.

Il est apparu plus tard qu'un Rwandais travaillant au PNUD avait livré ses collègues tutsi aux tueurs. Des témoins se souviennent de lui fêtant le meurtre de Florence la nuit qui a suivi l'attaque. Il a poursuivi sa carrière aux Nations Unies pendant de nombreuses années, même après l'apparition de preuves l'impliquant. Il est toujours un homme libre, vivant désormais en France.

J'ai demandé au général Dallaire ce qui s'était passé. Il a dit que ses soldats ont rencontré un barrage routier de la milice près de la maison et qu'ils ont donc rebroussé chemin, juste comme ça.

Entre-temps, il m'a transmis un ordre de l'ambassadeur des États-Unis visant à protéger des attaques des milices les diplomates et les civils étrangers évacuant par la route vers le Burundi. Ces deux choses se sont produites en même temps. Je n'avais pas besoin qu'on me demande de faire quelque chose qui va de soi. C'est ce

que j'allais faire.

Je ne blâme pas le général Dallaire. C'est un homme bon qui a fait de son mieux dans les pires conditions imaginables et qui a toujours témoigné de la vérité, malgré le prix à payer pour sa vie.

Néanmoins, dans le contraste entre les deux cas, j'ai noté la valeur qu'on attache aux différentes nuances de la vie [NDLR : aux différentes couleurs de peau].

En 1994, tous les Tutsi étaient censés être complètement exterminés, une fois pour toutes, parce que les meurtres qui m'avaient contraint, ainsi que des centaines de milliers d'autres, à l'exil trois décennies auparavant, n'avait pas été suffisamment approfondis [NDLR : n'avaient pas liquidé la « race » tutsi]. C'est pourquoi même les bébés étaient systématiquement assassinés, afin qu'ils ne deviennent pas des combattants.

Les Rwandais ne comprendront jamais pourquoi un pays reste intentionnellement vague sur les personnes ciblées par le génocide. Je ne comprends pas ça. Une telle ambiguïté est en fait une forme de déni, qui constitue un crime en soi, et le Rwanda le contestera toujours.

Lorsque les forces génocidaires ont fui vers le Zaïre, aujourd'hui appelé République démocratique du Congo, en juillet 1994, avec le soutien de leurs soutiens extérieurs [NDLR : de la France], elles ont juré de se réor-

ganiser et de revenir pour achever le génocide.

Ils ont mené des centaines d'attaques terroristes transfrontalières à l'intérieur du Rwanda au cours des cinq années suivantes, ciblant non seulement les survivants, mais aussi d'autres Rwandais qui avaient refusé de s'exiler, faisant des milliers de morts supplémentaires.

Les restes de ces forces se trouvent encore aujourd'hui dans l'est du Congo, où ils bénéficient du soutien de l'État [NDLR : de État congolais], sous la vue des soldats de maintien de la paix des Nations Unies. Leurs objectifs n'ont pas changé, et la seule raison pour laquelle ce groupe, aujourd'hui connu sous le nom de FDLR, n'a pas été dissous, est que leur maintien sert des intérêts tacites.

En conséquence, des centaines de milliers de réfugiés tutsi congolais vivent ici, dans notre pays [NDLR : se sont réfugiés au Rwanda pour sauver leur vie] et sont complètement oubliés, sans programme d'action pour leur retour en toute sécurité.

Avons-nous vraiment tiré des leçons ?

Nous voyons trop d'acteurs, même certains africains, s'impliquer directement alors que la politique tribale prend une importance renouvelée et que le nettoyage ethnique est préparé et pratiqué.

Qu'est-ce qui nous est arrivé ? Est-ce l'Afrique dans laquelle nous

voulons vivre ? Est-ce le genre de monde que nous voulons ?

La tragédie du Rwanda est un avertissement. Le processus de division et d'extrémisme qui conduit au génocide peut se produire n'importe où, s'il n'est pas maîtrisé.

Tout au long de l'histoire, on attend toujours des survivants d'atrocités de masse qu'ils se taisent, qu'ils s'autocensurent, ou bien qu'ils soient effacés et même blâmés pour leur propre malheur. Leur témoignage est une preuve vivante de complicité et bouleverse les fictions qui réconfortent les facilitateurs et les spectateurs.

Plus le Rwanda assume l'entière responsabilité de sa propre sécurité et de sa dignité, plus la vérité établie sur le génocide est remise en question et révisée. Au fil du temps, dans les médias contrôlés par les puissants de ce monde, les victimes sont qualifiées de méchants, et même ce moment de commémoration est ridiculisé comme une simple tactique politique.

Ce n'est pas. Cela ne l'a jamais été.

Notre réaction face à une telle hypocrisie est un pur dégoût.

Nous commémorons parce que ces vies comptaient pour nous.

Les Rwandais ne peuvent pas se permettre de rester indifférents aux causes profondes du génocide. Nous accorderons toujours la plus grande attention, même si nous sommes

seuls. Mais ce que nous recherchons, c'est la solidarité et le partenariat pour reconnaître et affronter ces menaces ensemble, en tant que communauté mondiale.

Je vais vous raconter une autre histoire. Une nuit, dans les derniers jours du génocide, j'ai reçu une visite surprise après minuit du général Dallaire. Il était porteur d'un message écrit, dont j'ai encore copie, du général français commandant la force que la France venait de déployer dans l'ouest de notre pays, l'opération Turquoise.

Le message disait que nous paierions un lourd tribut si nos forces osaient tenter de s'emparer de la ville de Butare, dans le sud de notre pays. Le général Dallaire m'a donné quelques conseils supplémentaires. Ainsi il m'a prévenu que les Français disposaient d'hélicoptères d'attaque, et que toutes sortes d'armes lourdes que vous pouvez imaginer, et qu'ils étaient prêts à les utiliser contre nous si nous ne nous conformions pas.

J'ai demandé à Dallaire si les soldats français saignaient de la même manière que les nôtres ; si nous avons du sang dans notre corps.

Puis je l'ai remercié et lui ai dit qu'il devait simplement aller se reposer et dormir, après avoir informé les Français que notre réponse suivrait.

Et ce fut le cas.

J'ai immédiatement contacté par

radio le commandant des forces que nous avons dans cette zone, il s'appelle Fred Ibingira, et je lui ai dit de se préparer à partir. Et bougez pour vous battre.

Nous avons pris Butare à l'aube.

En quelques semaines, le pays tout entier a été sécurisé et nous avons commencé à reconstruire. Nous n'avions pas le type d'armes utilisées pour nous menacer, mais j'ai rappelé à certaines personnes que c'est notre terre, c'est notre pays. Ceux qui saignent saigneront dessus.

Nous avons perdu toute peur. Chaque défi ou indignité nous a rendus plus forts.

Après le génocide, nous avons été confrontés au problème de savoir comment empêcher qu'il ne se reproduise. Nous avons tiré trois grandes leçons de nos expériences.

Premièrement, seuls nous, Rwandais et Africains, pouvons donner toute la valeur à nos vies. Après tout, nous ne pouvons pas demander aux autres d'accorder plus de valeur à la vie des Africains que nous-mêmes. C'est là la racine de notre devoir de préserver la mémoire et de raconter notre histoire telle que nous l'avons vécue.

Deuxièmement, n'attendez jamais les secours et ne demandez jamais la permission de faire ce qui est juste pour protéger les gens. C'est pour cela que certains doivent plaisanter lorsqu'ils nous menacent de toutes

sortes de choses, ils ne savent pas de quoi ils parlent. Quoi qu'il en soit, c'est pourquoi le Rwanda participe aujourd'hui fièrement aux opérations de maintien de la paix et apporte également une assistance bilatérale à ses frères et sœurs africains lorsque cela lui est demandé.

Troisièmement, tenez bon contre toute forme de populisme ethnique. Le génocide est le populisme dans sa forme purifiée. Parce que les causes sont politiques, les remèdes doivent l'être aussi. Pour cette raison, notre politique n'est pas organisée sur la base de l'appartenance ethnique ou de la religion, et elle ne le sera plus jamais.

La vie de ma génération a été un cycle récurrent de violence génocidaire à intervalles de trente ans, du début des années 1960 à 1994, jusqu'aux signes que nous observons aujourd'hui dans notre région en 2024.

Seule une nouvelle génération de jeunes a la capacité de se renouveler. Et racheter une nation après un génocide. Notre travail consistait à leur fournir l'espace et les outils nécessaires pour briser le cycle.

Et ils l'ont fait.

Ce qui nous donne espoir et confiance, ce sont les enfants que nous avons vus plus tôt dans le spectacle, ou les jeunes qui ont créé la tradition de la Marche pour se souvenir qui aura lieu plus tard dans la journée.

Aujourd'hui, près des trois quarts des Rwandais ont moins de 35 ans. Soit ils n'ont aucun souvenir du génocide, soit ils ne sont pas encore nés.

Nos jeunes sont les gardiens de notre avenir et le fondement de notre unité, avec un état d'esprit totalement différent de la génération précédente.

Aujourd'hui, ce sont tous les Rwandais qui ont vaincu la peur. Rien ne peut être pire que ce que nous avons déjà vécu. C'est une nation de 14 millions d'habitants, prête à affronter toute tentative de nous faire reculer.

L'histoire rwandaise montre combien de pouvoir les êtres humains détiennent en eux. Quel que soit le pouvoir dont vous disposez, autant l'utiliser pour dire la vérité et faire ce qui est juste.

Pendant le génocide, les gens avaient parfois la possibilité de payer pour une mort moins douloureuse. Il y a une autre histoire que j'ai entendue à l'époque et qui me reste toujours à l'esprit, celle d'une femme à un barrage routier, dans ses derniers instants.

Elle nous a laissé une leçon que tout Africain devrait suivre.

Lorsque les tueurs lui ont demandé comment elle voulait mourir, elle les a regardés dans les yeux et leur a craché au visage.

Aujourd'hui, à cause du hasard de la survie, notre seul choix est la vie

que nous voulons vivre. Notre peuple jamais – laissé pour mort.
ne sera plus jamais – et je dis bien Je vous remercie.